LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... 8 fr.
PROVINCE..... 9 fr.
ETRANGER..... 12 fr.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

1er Décembre 1898. — N° 17

(Cliché Beau.)

THÉRÉSA RENZ, SUR SON ÉTALON POMMELÉ "CROMWELL". (Voir p. 199.)

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Au Cabaret athlétique du père Noël

Le véritable titre de cet article devrait plutôt être celui-ci : « *A l'Académie athlétique du père Noël* », car cet établissement est aujourd'hui, grâce aux efforts constants de son patron, plus un temple de

(Cliché Martin.)

VUE EXTÉRIEURE DU CABARET ATHLÉTIQUE.

réservée à la dégustation, mais ne franchit point qui le désire, le seuil de la porte donnant accès dans l'arène où s'exercent journellement de jeunes hommes de bonne souche, tous soucieux du maintien de leur force et de leur santé.

☘

Au moment où, privées de l'impulsion donnée par mon moteur naturel, les pédales de ma bécane s'arrêtent en face de la modeste maisonnette connue de tous les athlètes célèbres du monde, j'aperçois après un rapide coup d'œil jeté sur la devanture peinte en vert olive et coiffée de la nouvelle et pompeuse enseigne :

ACADÉMIE ATHLÉTIQUE

DIRIGÉE PAR M. NOËL

Proclamé "CHAMPION DU MONDE"

AU

Concours d'Athlétisme de Bruxelles

la force qu'un de ces « *troquets* » légèrement borgnes, comme il y en a plusieurs à Paris, où le consommateur peut se faire les biceps entre la première et la dernière lampée d'une boisson souvent méconnaissable. Mais, comme la maison du père Noël est beaucoup plus connue sous le nom rustique de *Cabaret athlétique*, bien que n'ayant jamais eu à être confondue avec les « bouchons » dont je viens de parler, j'ai préféré, pour être de suite deviné par le lecteur, garder l'ancienne raison sociale de ce véritable établissement.

Chez le père Noël, entre qui veut dans la salle Dans l'intérieur de l'estaminet, au milieu de trois ou quatre consommateurs, un homme de taille moyenne, de carrure étonnante, brun de poil et à la figure bon enfant, c'est Noël, Noël, dit le Gaulois, l'un des rois de l'Athlétisme.

Aussitôt entré, je le mets au courant de ma visite, et c'est avec la franche bonhomie qui lui est coutumière qu'il me conte sa vie, ses prouesses, ses légitimes ambitions et enfin me montre, avec la meilleure grâce, son chez lui, son œuvre.

Noël, qu'il ne faut point mélanger avec la plupart de nos athlètes *professionnels*, lutteurs ou autres, est dans toute l'acception du mot un professeur, un démonstrateur intelligent, doué d'une force herculéenne, qui s'est adonné à développer, par un entraînement qui lui est propre, sa musculature et celle de nombreux jeunes gens qui reconnaissent la bonté de ses conseils.

(Cliché Martin.)

NOEL
ET SA MASSUE DE 100 KILOS.

Cet éducateur physique de la jeunesse, et c'est bien ainsi qu'on doit le nommer, est né à Cette (Hérault), et s'appelle, de son vrai nom, Rouveirolis.

A l'âge de seize ans, il dut à sa précoce vigueur, qui le mit vite au-dessus de ses compagnons de travail, d'être embauché comme débardeur à la Compagnie transatlantique. Plus tard il vint à Paris où il fut employé comme homme de chais aux caves de Bercy, il avait alors vingt-quatre ans. Là, il accomplissait, entre autres tours de force, un acte de puissance musculaire peu banal qui le posait en Milon de Crotone aux yeux de ses camarades, de très solides gars aussi.

(Cliché Martin.)

LOUIS CHARLES

Cet acte consistait à prendre à deux mains et à élever au-dessus de sa tête une demi-pièce de vin, préalablement perforée, à laquelle il buvait à la régalade sans paraître plus gêné que s'il s'était agi de lever un gobelet pour en avaler le contenu.

Ayant amassé quelques économies, l'idée lui vint de se mettre à son compte, et il installa, où il est actuellement, le petit débit de vin dans lequel il se fit connaître.

(Cliché Martin.)

LE MUSÉE.

(Cliché Martin.)

L'HALTÈRE HUMAIN.

Voulant divertir et intéresser le client, il le servait souvent tenant d'une main la bouteille et de l'autre, à bras tendu, une barre de fer de 25 kilos. A cette époque, devenu possesseur d'un cheval et d'un cabriolet qu'il avait achetés pour faire le commerce en vins du demi-gros, il occupait ses loisirs à soulever son cheval — une bête de 700 livres environ — par un tour de rein qu'il réussissait à merveille.

Sans aucun doute, ce dernier exploit et cette nouvelle façon de « verser » lui firent une certaine réputation dans le voisinage et il pensa l'exploiter, en augmentant son local d'une arène athlétique qu'il ne voulut fréquentée que par des amateurs et non des professionnels.

C'est alors qu'il se mit à travailler sérieusement, raisonnant la moindre traction de bras, le moindre développement de poids, et qu'il adjoignit à sa force naturelle, le savoir de l'employer utilement.

(Cliché Martin.)

AMATEURS.
LUTTE : PREMIÈRE ATTAQUE.

Élève de lui-même, et suffisamment savant pour enseigner son sport qu'il a élevé jusqu'à l'art, Noël fit des élèves et des élèves sérieux, comme Célestin Moret, Auguste Morel, Paul Péchaud, Charles Lentz, Louis Zégut, Auguste Rénevey, Maurice Miguet, etc., qui vous faisaient, bien entrainés, 240 livres en barre à sphères.

Avec de tels adeptes, le professeur ne devait pas être en reste. Aussi était-il parvenu à enlever couramment 270 livres en barre à sphères, poids déjà respectable qu'il devait plus tard surpasser de 20 livres. Noël possède un certificat signé d'athlètes connus, qui prouve qu'il a mis à bout de bras une barre à sphères de 290 livres : c'est tout de même gentil, qu'en dites-vous?

A qui l'élèvement de ce record? A bras tendus, Noël tient 35 kilos de l'un et 30 de l'autre.

Lors des manifestations franco-russes (1896) notre Gaulois, ainsi appelé à cause de ses fortes moustaches tombantes qu'il a coupées et relève aujourd'hui, obtint, avec une invention de sa manière, un brillant succès au Cirque d'Hiver où il s'exhiba, plutôt par amour de son sport que pour la raison pécuniaire.

Au cours de la représentation, une énorme barre à sphères pesant net 270 livres — une paille — dont les deux boucles en osier peintes aux couleurs franco-russes, renfermaient chacune un homme costumé : l'un en marin français et l'autre en marin russe, était amenée dans l'arène. Puis, Noël apparaissait et mettait à bout de bras son « haltère humain », des sphères desquelles émergeaient les deux marins tenant en mains les couleurs des deux pays.

Quelque temps après, Noël eut le plaisir de gagner 1000 francs de pari à un Anglais qui prétendait qu'on ne pouvait pas rétablir en deux temps plus de 230 livres. Le Gaulois le lui montra en rétablissant 270 livres. L'Anglais fut dépité.

En 1897, à l'Exposition de Bruxelles, un concours international d'athlétisme fut organisé.

(Cliché Martin.)

LÉON : AMATEUR... DE POIDS (131 Kos).

Noël y prit part et vainquit les plus célèbres athlètes d'Europe dans des exercices de force et de fond des plus difficiles. Une médaille d'or d'une valeur de 500 francs, — qu'il porte aujourd'hui en breloque — un diplôme d'honneur et la couronne de champion du monde lui furent décernés.

Cette victoire, quoique complète, ne le fut point pour lui, car il regretta fort de ne s'être pas rencontré, à ce concours, avec l'athlète allemand Sandow, à qui il avait, quelques mois auparavant, lancé un défi qu'il ne put relever en raison d'un enjeu exagéré, variant de 25 000 à 250 000 francs, que lui imposait Sandow.

Maintenant Noël a oublié. Tenter de battre les rivaux n'est plus son ambition, et il s'est silencieusement mis à la retraite à seule fin de pouvoir mieux se consacrer à la formation de nouveaux

(Cliché Martin.)

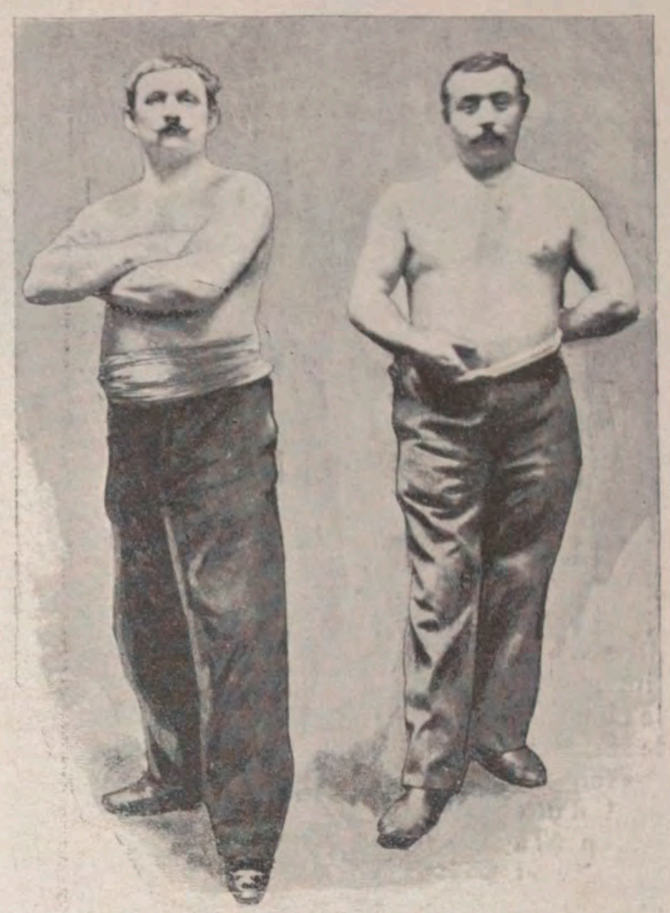
LES LAURÉATS DU CHAMPIONNAT DU MONDE DE LUTTE ET D'ATHLÉTISME (BRUXELLES 1897).

LUTTE { 12. HENRI ALPHONSE. 1. MAURICE GAMBIER. 4. FOURNIER.

ATHLÉTISME { 6. NOEL LE GAULOIS. 15. JOSEPH BONELLI. 8. VICTOR SALVATOR

(Cliché Martin.)

L'ARÈNE.



(Cliché Martin.)

AMATEURS.

HENRI ALPHONSE. LOUIS BAFOIL.

élèves et à la composition de sa méthode qu'il espère bientôt livrer à l'appréciation publique.

A l'heure actuelle, Noël possède d'excellents athlètes qui sont à considérer.

C'est, d'abord, *Louis Charles*, fondeur en cuivre, âgé de vingt-six ans, admirablement bâti, qui fait 220 livres en deux temps avec la barre à sphères.

Jules Guiénard, employé dans une compagnie de chemins de fer, âgé de vingt-six ans, est aussi très bien développé et met à bout de bras 240 livres en barre à sphères.

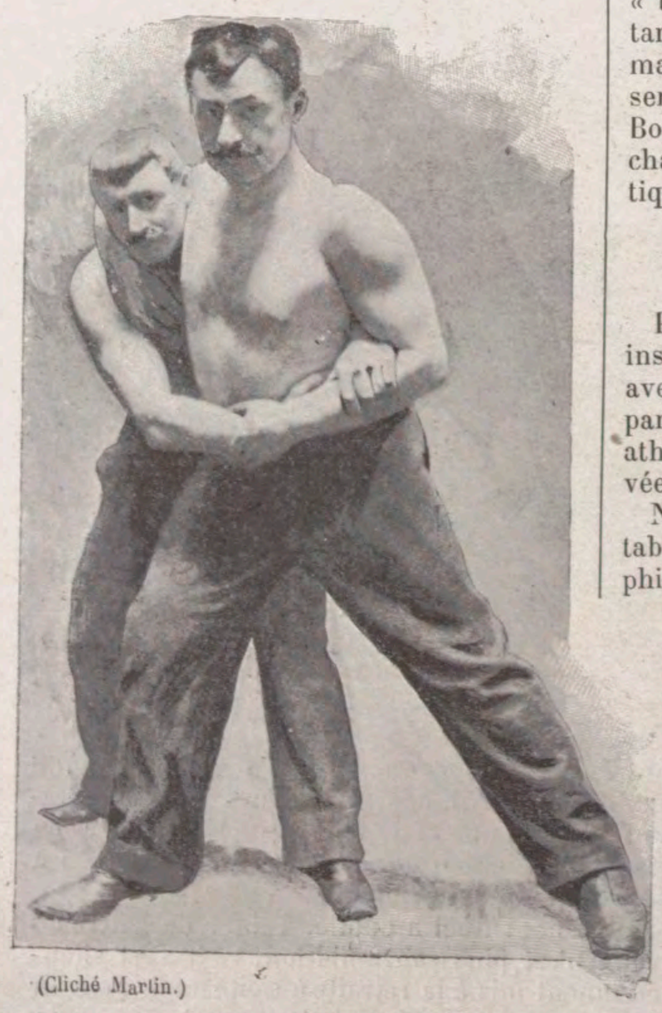
Soleil, tourneur sur bois, est surtout remarquable à cause de son jeune âge, dix-huit ans. Soleil prend une barre à sphères de 220 livres qui est placée derrière lui et la rétablit à bout de bras.

Charles Michon, dessinateur, 21 ans, est arrivé chez Noël dans un navrant état de débilité, et après une année d'exercices, il enlevait facilement 100 kilos à bout de bras. Depuis deux ans que ce garçon travaille avec Noël, il est curieux de voir ce qu'il a gagné en muscles et en force. Aujourd'hui, Michon fait 105 kilos.

L'Académie athlétique du père Noël est aussi le rendez-vous de plusieurs de nos cyclistes en vogue, tels que : Rivierre, l'abonné du prix de Bordeaux-Paris, Mathieu, Guillaumet, Barras et de quelques autres qui, de temps en temps, viennent se fortifier bras et jambes en s'essayant aux « arrachés » et aux « dévissés », termes de métier indiquant les diverses façons d'enlever « l'outil ».

Quant à ce dernier nom, c'est celui qu'emploie le père Noël pour désigner ses poids, haltères et barres à sphères dont il possède la gamme complète de 5 en 5 livres jusqu'à 290 livres, maximum de poids développé par lui (record français).

Cet « outillage », comme il ne craint pas de le dire, n'est pas du « toque » : un poids annoncé pour tant de livres, les pèse bien, et son matériel est unique au monde. Il a servi à plus d'un, notamment à Bonnes, que Noël reconnait être le champion français des sports athlétiques.



(Cliché Martin.)

TOUR DE HANCHE EN TÊTE.

✤

Pour finir, faisons une rapide inspection des lieux, qui sont tenus avec une propreté méticuleuse, et parlons de suite du véritable musée athlétique qui garnit la salle réservée aux consommateurs.

Neuf grandes vitrines, formant tableaux, renferment les photographies de tous les athlètes réputés du siècle; une autre vitrine, sorte de tableau d'honneur, est réservée aux élèves de la maison, qui ne peuvent prétendre y avoir place, s'ils n'ont passé, avec succès, l'examen exigé par le père Noël.

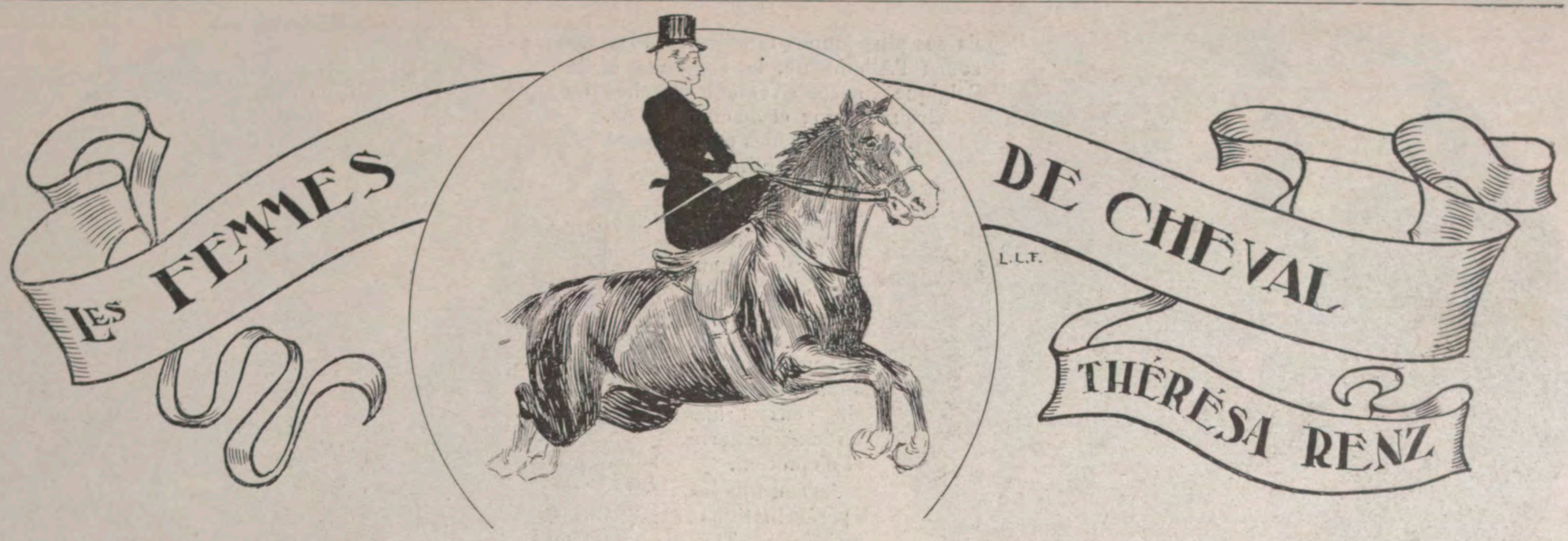
Dans ces premières vitrines, je remarque les portraits de Wilhelm Turk, champion de Vienne pour les barres à sphères; Hans Beck, champion de Munich; Louis Cyr, champion d'Amérique; John Marx Grüm, champion du Luxembourg; Ladislas Pytlasinski, champion de Russie; Cyclops, champion de Prusse; Maspoly, champion de Lyon; Charles Poiré, champion parisien; Bormes, champion de France, etc., etc.

N'oublions pas non plus M. Vuillod (l'homme canon), ancien député et aujourd'hui sénateur du Jura, qui occupe lui aussi sa place dans le musée du père Noël. Terminons en donnant la devise du père de Noël, devise bien gauloise et bien digne du brave et intelligent homme qu'il est : « Honneur à la force et respect à la faiblesse ».

ARMAND LUSCIEZ.

(Cliché Martin.)

NOEL BUVANT A MÊME LE TONNEAU.



Si le bon public pouvait savoir !

Alors que, confortablement installés dans leur loge capitonnée de satin cerise, ils laissent errer un regard élégamment las sur le kaléidoscope de la piste ou de la scène, si nos clubmen et nos mondaines pouvaient se douter une seconde de ce qu'il a fallu de ténacité, de flair, de ruses, parfois, au directeur du cirque ou du théâtre dont ils sont les hôtes momentanés, pour leur offrir tel numéro sensationnel, tel artiste hors de pair, telle écuyère ou tel ténor dont un geste de cravache ou un *ut* de poitrine est coté cinquante louis !

On en est parfois à se demander si l'impresario de génie, si le vaillant pêcheur de perles rué à la recherche de l'introuvable joyau n'es pas plus digne encore des bravos d'une salle que l'artiste même dont il a révélé le talent.

Certes le diamant mérite l'admiration, mais le joaillier, mais le sertisseur?

Je songeais à tout cela, l'autre soir, pendant que, parmi le brouhaha bariolé des écuries du Nouveau-Cirque, dans le va-et-vient des écuyers bleus et des piqueurs rouges, le sympathique et habile M. Houcke me contait les péripéties à la suite desquelles il avait enfin pu offrir aux applaudissements des foules parisiennes sa nouvelle pensionnaire, Mme Thérésa Renz.

— Oui, me disait le plus boulevardier des directeurs, voilà dix ans — dix ans, vous m'entendez bien, — que je suis à la piste, à travers l'Allemagne et la Belgique, de cet insaisissable phénomène; voilà dix ans que je fais un métier de Peau-Rouge sur le sentier de la guerre, de limier sur la trace d'un dix-cors, pour arriver à amener en France cette admirable Renz, la première, sans conteste, des écuyères actuelles.

Et M. Houcke, avec sa bonhomie charmante, me conta ses espoirs déçus, ses embuscades, ses ruses de toutes sortes imaginées pour pouvoir seulement approcher Thérésa Renz.

La première fois qu'il l'avait aperçue, travaillant un superbe alezan sur la piste du cirque Herzog, alors en représentations à Hambourg, il avait ressenti comme un choc. Le coup de foudre !

Cette impeccable écuyère, dont l'art académique et la silhouette de grâce souple l'avaient emballé du premier coup, il la lui fallait pour l'Hippodrome du pont de l'Alma, dont il avait alors la direction.

Mais le trésor était bien gardé par le vieux Renz, le célèbre barnum allemand dont Thérésa est la nièce.

La jeune femme, certes, n'était point rebelle à l'idée de se produire sur une piste parisienne ; elle écoutait complaisamment les propositions du tentateur M. Houcke... mais la famille veillait.

Dès que furent connus des Renz les pourparlers engagés en cachette avec le directeur français, on s'interposa entre l'étoile et l'impresario, qui, dès lors, durent se voir en cachette pour causer de leurs projets à peine ébauchés...

(Cliché Beau.

PAS ESPAGNOL (*Cromwell*).

Thérésa partie, c'était la ruine pour le cirque nomade, qui, de ville en ville, de capitale en capitale, allait battre monnaie avec le beau talent de l'écuyère.

Tout était mis en œuvre pour empêcher l'envolée de l'oiseau rare ; on représentait à la jeune femme le public français comme dur aux étrangers.

Tant et si bien que, pendant dix longues années, Thérésa Renz résista à toutes les prières, resta sourde à toutes les promesses.

Cette année enfin, la belle ténacité de M. Houcke a reçu sa récompense : la reine des écuyères est à Paris.

Elle s'est mise en piste pour la première fois le 22 octobre, au Nouveau-Cirque, et l'accueil chaleureux qui l'a accueillie lui a prouvé victorieusement que l'art saute à pieds joints par-dessus les frontières.

Thérésa Renz est maintenant des nôtres, bien des nôtres.

Et, en me la montrant, l'autre soir, pendant que, dans l'écurie, elle prenait contact avec sa bête avant d'entrer en piste, M. Houcke s'écriait :

— Voyez-vous, je ne veux plus me rappeler la peine que j'ai eue à l'avoir ! Je suis tout au plaisir de la contempler. — Regardez-la, tenez, regardez-la !

Et, en effet, c'est un régal des yeux de la voir, droite en selle, adorablement moulée dans son amazone de bonne coupe...Cromwell, le superbe étalon pommelé qu'elle monte ce soir, semble très en gaîté ; il encense, prend le mors, parcourt la longueur des écuries, appuie la croupe au mur, volte avec une précision de mouvements, une sûreté, qui tout à l'heure, dans la salle, vont déchaîner le tonnerre des applaudissements.

Mais le flot des piqueurs vient de s'écarter respectueusement ; entre un double rang de fracs bleu ciel et d'habits noirs, Thérésa Renz passe au pas relevé de Cromwell, et, brusquement, son élégante silhouette apparaît dans la profusion des lumières de la piste.

Dans les loges, au promenoir, partout, c'est un long murmure d'admiration ; les lorgnettes sont rivées sur cette amazone noire, sur cet étalon pommelé qui semblent ne faire qu'un corps et n'avoir qu'une âme...

Au premier rang des fauteuils, le grand sculpteur Falguière s'emplit les yeux de cette vision d'art, suit avec un visible enthousiasme les ondulations de ce torse de femme, harmonieux et souple, gracieux et robuste.

Le travail commence. Thérésa commande, effleure un poitrail d'un frôlement de cravache et Cromwell obéit, sans une hésitation, sans une faute, si insignifiante soit-elle.

C'est du grand art.

Voici une série « d'appuyés » exécutés au petit passage : croupe en dedans, croupe au mur, voltes ; puis une suite de mouvements au passage, changements de main, demi-voltes ; un peu de galop, puis Cromwell est mis au pas espagnol ; changements de main de chaque côté, changements de

(Cliché Beau.)

PIAFFER BALANCÉ (*Albarac*, ALEZAN BRULÉ).

pied, un temps, deux temps, trois temps; piaffer; salut, genoux ployés, et sortie au pas espagnol.

Le travail est classique, et bien d'autres femmes de cheval, Elisa, Guerra, Loisset nous l'ont donné tour à tour, mais aucune avec une si absolue perfection, une si raffinée élégance de monte.

Une ovation est faite, par la salle entière, à l'écuyère hors de pair que, depuis trois semaines, Paris peut admirer pour la première fois.

A trois reprises, Mme Renz est rappelée. Elle revient à pied, salue d'une gracieuse inclinaison de buste, et son sourire heureux dit toute la joie qu'elle éprouve de ces applaudissements français.

❦

J'étais curieux de pouvoir donner à mes lecteurs quelques détails rétrospectifs sur la reine des écuyères de ce temps.

Mme Thérésa Renz a bien voulu me recevoir dans sa loge, une fois Cromwell reintégré dans son box.

Mon interlocutrice s'exprime difficilement en français, mais ses yeux, ses yeux rieurs et expressifs complètent le sens des phrases qu'elle ne peut achever.

Très simplement, avec une amabilité sans réserve, elle me conte sa vie. Avec sa complaisance coutumière, M. Houcke veut bien nous servir d'interprète.

Thérésa Renz est née à Bruxelles.

Ses parents étaient propriétaires d'un cirque; c'est donc une enfant de la balle; comme elle me le disait elle-même, elle est née à cheval.

Suivant en cela le conseil du grand Fillis, Thérésa a « commencé le cheval du commencement ». Dès son âge de fillette elle a monté, d'abord le matin, dans une manœuvre, puis dans un quadrille et, enfin, il y a douze ans, elle a abordé les difficultés de la haute école.

Tout de suite, l'élève a laissé deviner ce que serait plus tard l'écuyère.

Sous la surveillance et la conduite du vieux maître Herzog, mort aujourd'hui, elle a acquis cette parfaite connaissance du cheval, cet à-propos et cette finesse dans l'emploi des aides qui distinguent le cavalier ou l'écuyère véritablement dignes de ce nom.

Depuis ses plus jeunes années, Thérésa Renz a couru l'Allemagne, la Hollande et la Belgique, successivement attachée au cirque Herzog et au cirque Renz.

C'est à Bruxelles et à Anvers qu'elle obtint ses plus retentissants triomphes, et le souvenir de l'accueil enthousiaste qui lui fut ménagé par nos voisins du Nord, fait encore passer dans ses expressifs yeux bruns un éclair de fierté et d'émotion.

Au cours de ses pérégrinations artistiques, Thérésa Renz connut Elisa de Vienne, la grande Élisa qui l'avait prise en toute particulière affection et voulait absolument l'emmener avec elle à Paris où elle allait donner une série de représentations.

Et de la toute jeune Thérésa Renz, qui, à cette époque, abordait à peine la haute école, la mère d'Élisa de Vienne avait coutume de dire, avec un hochement de tête admiratif :

— C'est extraordinaire comme cette petite me rappelle Élisa quand elle était enfant? Elle marchera, vous verrez, elle marchera!

❦

La « petite », en effet, a marché.

(Cliché Beau.)

Cromwell, ÉTALON MECKLEMBOURGEOIS.

C'est à Paris qu'elle vient demander maintenant la consécration définitive de sa renommée, et Paris l'a proclamée, du premier coup, écuyère incomparable.

Elle ne saurait être comparée qu'à son amie Élisa (de Vienne).

A GENOUX. (Cliché Beau.)

— Et encore, nous disait un des fervents de l'amie de la malheureuse impératrice d'Autriche, je ne sais trop si Renz n'est pas supérieure par certains points à Élisa... Il faudrait les voir travailler l'une après l'autre, avoir une ligne de comparaison. Élisa, maintenant, est trop loin de nous pour qu'on puisse porter un jugement bien exact...

Cette opinion d'un de nos hommes de cheval, les plus justement écoutés, résume le jugement que nos sportsmen ont porté sur Mme Thérésa Renz.

Tout Paris viendra voir l'incomparable écuyère travailler tour à tour les cinq bêtes de choix qu'elle a dressées et amenées elle-même au point d'impeccable perfection où nous les voyons.

Quatre des chevaux de Thérésa sont des étalons : Cromwell, un gris pommelé de Mecklembourg; Albarac, alezan brûlé trakène; Solon, bai brun de même origine et Soleil alezan doré russe; le cinquième, Blitz, est un poulain hongre irlandais.

Pendant de longues soirées encore, Thérésa Renz, montant Cromwell, Solon, Blitz ou Albarac, apparaîtra dans l'encadrement lumineux des globes électriques du Nouveau-Cirque, d'enthousiastes bravos salueront son entrée en piste.

— Jusqu'à quand, demandai-je à M. Houcke, conserverez-vous cette étoile?

— Mon Dieu, répondit l'habile homme, jusqu'à ce que le public en ait assez.

En voilà pour longtemps, mon cher directeur, et nous vous en félicitons.

G. DAVIN DE CHAMPCLOS.

❦

Notre Rally-Paper Automobile

(11 DÉCEMBRE)

La Vie au Grand Air organise pour le dimanche 11 décembre un *Rally-paper automobile* reservé aux membres de l'Automobile-Club; on trouvera tous les détails dans les journaux spéciaux quotidiens.

Disons seulement aujourd'hui que nous avons déjà reçu plusieurs prix importants et qu'on peut d'ores et déjà s'inscrire dans nos bureaux. Chaque engagement devra être accompagné de dix francs, si on veut assister au déjeuner qui suivra cette petite fête.

LA DIRECTION.

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE : FLEURS ET FRUITS

Ce fut, l'autre semaine, la fermeture très discrète de la dernière exposition de l'année organisée par la Société nationale d'horticulture : chrysanthèmes aux couleurs variées, fleurs d'hiver et fruits de saison. Elle s'était ouverte très solennellement ; le Président de la République, deux ministres, sans compter M. Viger, qui se trouvait là au double titre de ministre de l'Agriculture et de président de la Société nationale d'horticulture, des députés, des sénateurs, voire deux grands amis de Russie, en furent les premiers visiteurs quelques jours auparavant par une belle et ensoleillée matinée qui nous faisait espérer un renouveau du printemps.

Il y a seulement quelques années, une exposition florale à l'entrée de l'hiver eût pu paraître bizarre; mais la science horticole a progressé, et aujourd'hui, il y a des fleurs toute l'année ; sous prétexte de chrysanthèmes, les horticulteurs amateurs et professionnels ont fait huit jours durant défiler, devant nos yeux, toutes les merveilles, qui, grâce à des soins persévérants, poussent encore dans nos jardins; œillets, orchidées rares, mimosas, flox, bégonias, clématites, cyclamen, dahlias, cactus, — les roses seules manquaient à cette Fête des Fleurs — et des fruits venus en serre ou à l'air libre : pommes, poires, raisins, pêches et fruits du Japon, du Tonkin ou d'Afrique, qui paraissaient d'une succulence à faire venir l'eau à la bouche, mais il fallait se contenter d'admirer.

(Cliche Beau)

VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION.

Quant aux chrysanthèmes, on sait si ces fleurs sont à la mode aujourd'hui. Aussi nos horticulteurs français — avec lesquels les étrangers ne peuvent pas rivaliser — en ont-ils créé des milliers de variétés toutes plus jolies et plus gracieuses les unes que les autres.

Certes, on a bien raison d'encourager le plus possible la culture des chrysanthèmes, car ils nous donnent une profusion de fleurs variées, qui ont l'incomparable avantage de se développer à une époque où sans eux nos jardins auraient déjà revêtu la tristesse de l'hiver. Et l'on se demande, ayant admiré ces fleurs d'automne, qui sous la culture d'habiles horticulteurs, produisent des capitules si surprenants au point de vue de la contexture, de la coloration et de la taille, ce que pourront bien être, dans une quinzaine d'années, ces plantes, si la science horticole continue à les modifier d'aussi étonnante manière qu'elle le fait depuis longtemps déjà.

Aussi mon excellent Rédacteur en chef et ami Pierre Lafitte a-t-il eu l'excellente idée de faire photographier quelques-uns des massifs les plus admirés; c'est un document qui restera et ceux des lecteurs de *la Vie au Grand Air* qui, au moment des futures expositions de la Société nationale d'horticulture, auront l'idée de se reporter quelques années en arrière, pourront ainsi se rendre facilement compte des progrès accomplis.

Croirait-on que tous ces chrysanthèmes, vert clair, jaunes, rouges, mauves, roses, violets, proviennent d'une seule et même espèce sauvage, sur laquelle, il est vrai, les naturalistes n'ont pu faire jusqu'à présent que des conjectures?

Au point de vue botanique, le genre chrysanthème, si riche en espèces disséminées sur une très grande partie de l'ancien et du nouveau monde, appartient à l'énorme famille des composées; je n'entrerai pas dans les détails d'histoire naturelle qui fatigueraient nos lecteurs et n'intéresseraient qu'une faible partie d'entre eux.

Au point de vue historique, c'est à un voyageur marseillais, Pierre Blancard, qu'on doit l'introduction en France des chrysanthèmes de l'Inde, qui ont surtout servi à la fabrication — le mot est peut-être impropre mais réel — des chrysanthèmes cultivés actuels; c'est lui qui en 1791 planta, dans le *Jardin du Roy* devenu le *Jardin des plantes*, les premiers chrysanthèmes; cependant on ne cultiva d'une manière active ces végétaux que vers 1827, époque à laquelle un ancien officier, le capitaine Bernet, qui s'occupait avec passion de jardinage, à Toulouse, eut l'excellente idée de faire un semis. Le semis fut grand et on obtint par ce moyen un nombre considérable de variétés.

L'essor était donné, on fit de nombreux semis, de rigoureuses sélections, une infinité de croisements, on coupa les bourgeons floraux, en conservant seulement quelques bourgeons capitaux, voire même un seul pour avoir des capitules de très fortes dimensions, etc., et c'est ainsi que les horticulteurs ont déterminé, par des prodiges de patience et de sagacité, la formation de ces innombrables variétés de chrysanthèmes cultivés, qui font naître des sentiments d'admiration très légitimes.

Quels furent alors, de cette si superbe exposition

(Cliché Beau.)

CHRYSANTHÈMES, FLOX ET GLOXINIAS.

d'automne, les parterres les plus colorés ?

Il serait difficile de le dire, tant tous étaient de coloris jolis et curieux parfois. Dans les chysanthèmes cultivés, on a distingué trois grandes espèces, les chrysanthèmes de l'Inde, ceux de Chine et ceux du Japon, qui ont donné lieu à une multitude de variétés portant les noms les plus connus du monde horticole — c'est justice — des lettres, des arts, du théâtre, etc.

(Cliché Beau.)

UN MASSIF DE CHRYSANTHÈMES.

En citerai-je quelques-uns : les chrysanthèmes H. de Vilmorin, Président Nonin, Baronne de Poilly, Lady Mathoson, Lucie Faure, Président Carnot — aux tons sombres, — Australian Gold, qu'on croirait sorti d'une usine de l'Alaska, Baronne de Rothschild, Princesse de Galles, Amiral Avelan, Jules Simon, François Coppée, William Falconer, Impératrice Eugénie, Duchesse de Montebello, etc.

Ferons-nous une courte visite aux fruits ?

(Cliché Beau.)

DES FRUITS.

ne nous y attardons pas, de crainte de tentations très naturelles devant cet amoncellement des plus beaux produits de la saison : raisins, pêches, pommes, poires, kakis et autres fruits exotiques qu'on ne peut qu'admirer, mais point goûter !

En voilà pour quelques mois maintenant, et nos braves horticulteurs vont dès à présent se mettre au travail et nous préparer des merveilles pour l'exposition prochaine au printemps 1899.

Nous aurons du reste l'occasion de reparler souvent de fleurs et de fruits dans les colonnes de cette revue.

(Cliché Beau.)

LÉGUMES DE SAISON.

La *Vie au Grand Air* n'est pas seulement une vie sportive et athlétique ; elle comporte aussi la vie à la campagne, la vie de l'horticulteur passionné qui a voué son existence à la découverte des secrets de la nature et qui ne met rien au-dessus d'une belle fleur.

PAUL MÉGNIN.

Défilés Cyclistes Fleuris

Nos lecteurs ne verront pas sans intérêt la jolie photographie que nous publions ci-contre et qui nous a été aimablement remise par le *Vélo*.

Il s'agit de la plus réussie des manifestations sportives auxquelles a donné lieu le couronnement de la reine Wilhelmine.

Pour clôturer les fêtes de gala, si brillantes et si animées provoquées par cet évènement, une centaine de sociétés de sports avaient organisé un défilé fleuri qui a obtenu un énorme succès.

Plus de cinq cents cyclistes, hommes et femmes, tous vêtus de blanc, et aux machines mieux décorées les unes que les autres, ont passé deux fois devant la reine Wilhelmine qui s'est montrée très touchée de cette sympathique manifestation.

A l'issue de ce défilé, les membres du Club de Haarler ont exécuté plusieurs exercices à bicyclette puis des assauts d'escrime, tous très applaudis.

Nous ne croyons pas avoir jamais assisté en France à une fête cycliste aussi artistique. A Nice même des corsos vélocipédiques fleuris qui y ont été organisés au moment du Carnaval n'ont jamais offert un coup d'œil pouvant rivaliser avec celui que présentait le défilé d'Amsterdam. On le voit, il y a encore tout à faire avec la bicyclette. Aux organisateurs de fêtes d'y songer.

G. B.

DÉFILÉ FLEURI A AMSTERDAM, A L'OCCASION DU COURONNEMENT DE LA REINE WILHELMINE.

AVIS

Nous serons toujours heureux de publier les photographies sportives intéressantes que voudront bien nous adresser nos lecteurs. Mais nous rappelons à nos aimables correspondants que les photographies doivent être d'une netteté absolue et du plus grand format possible. Les envoyer à plat entre deux cartons épais et joindre toujours quelques lignes de texte explicatif. Les documents doivent nous être parvenus au plus tard le 2 pour le numéro du 15 et le 17 pour le numéro du 1er.

LA DIRECTION.

LA MODE AUTOMOBILE POUR L'HIVER 1898-1899[1]

(Mod. Strŏm et fils.) FIGURE 2.
JAQUETTE-VESTON EN CHÈVRE CORSE.

On a coutume de dire qu'il faut garder le meilleur pour la fin. J'ai suivi ce conseil emprunté à la sagesse des nations, et c'est par les costumes créés spécialement pour les dames qui assurent journellement, par leur gracieux concours, le succès irrésistible des automobiles que je termine cette chronique.

Voici des costumes, des vêtements indispensables pour se livrer au sport favori soit comme « chauffeuse » intrépide, soit comme aimable compagne d'un vaillant chauffeur.

Notre figurine 1 représente une toilette qui permet, après une excursion, de faire des visites à des amis ou à des voisins de campagne. C'est un collet en renards rouges de Virginie, avec têtes naturalisées autour de l'encolure et les queues tombant en franges, qui se porte sur une robe en tissu poil de chameau. Le chapeau habillé que l'on voit

(Mod. Strŏm et fils.) FIGURE 3.
TOUR DE COU EN LYNX, TENUE DE ROUTE.

représenté n'est pas de rigueur; on peut porter avec cette toilette le chapeau mou fourrure ou feutre piqué simplement d'une plume pipo d'argus.

La tenue de froid rigoureux ou de longue course est indiquée par la figurine 2. Robe en friis irlandais; jaquette-veston en chèvre corse doublée de la soyeuse fourrure de la marmotte qui se montre au col et aux revers. Gants russes fourrés, bottines en cuir souple doublées de kangourou; casquette ou chapeau assortis à la robe.

La longue redingote est aussi très pratique, elle est chère aux coquettes qui veulent quand même conserver leur svelte silhouette. On la porte en friis ou en tartan aux nuances hardies, avec le capuchon, le col et les revers à transformation.

Je conseille à ces coquettes de jeter autour de leur cou, le lynx qui les emmitouflera douillette-

(Mod. Strŏm et fils.) FIGURE 1.
COLLET EN RENARDS ROUGES DE VIRGINIE.

ment et elles pourront protéger leurs menottes dans son cou replié sur lequel la tête naturalisée viendra se reposer. Les figurines 3 et 4 feront bien comprendre l'utilité de cette charmante fourrure qu'on avait quelque peu délaissée depuis une quinzaine d'années et que, avec sa vive compréhension du beau et de l'utile, Strŏm a remise en faveur cette saison avec un vif succès. Il faut vous en réjouir, mesdames, car cette fourrure est plus séduisante, plus chaude et peut-être plus seyante que le chinchilla.

Ce qui est certain, c'est qu'il faut absolument, pour se livrer au sport de l'automobile, des costumes et des vêtements de tissus et de formes absolument spéciales, qui ne soient ni trop collants, ni trop amples et permettent de pouvoir braver toutes les intempéries.

La capote représentée par la figurine 5 est le modèle du genre, une heureuse et pratique innovation

(1) Voir dans notre précédent numéro la Mode Automobile pour hommes, par *Strŏm et fils*, 16, Chaussée d'Antin, Paris.

(Mod. Strŏm et fils.) FIGURE 4.
POUR ALLER AU BOIS.

de Strŏm. Elle est en tissu caoutchouté, elle protège contre le vent, la boue, la pluie; elle est comme une guérite chaudement close d'où l'on sort en descendant d'automobile aussi fraîche et pimpante que de son cabinet d'atours. Les chauffeuses élégantes ont déjà apprécié « l'indispensabilité » de cette capote et elles savent à Strŏm un gré infini de l'avoir créée.

J'ajouterai en général que la voilette est obligatoire; que les gants de chevreau doublés de suède blanc ou gris perle sont les plus élégants et les plus chauds, et que, pour les chaussures qui sont à l'appréciation de chacun, on trouve chez Pinet les modèles les plus coquets comme les plus solides.

Vicomtesse de Réville.

(Mod. Strŏm et fils.). FIGURE 5.
CAPOTE EN TISSU CAOUTCHOUTÉ.

LES COURSES DE LÉVRIERS

Voici un sport : les courses de lévriers, très pratiqué en Angleterre, en Amérique et en Australie, et qu'en France on ne connaît pour ainsi dire que de nom. Cependant quelques amateurs ont essayé à plusieurs reprises d'organiser chez nous des réunions de *coursing*, soit aux environs de Paris, soit dans le Midi de la France ; il y eut même deux clubs de fondés à cet effet : le *Coursing-Club de Paris*, et le *Coursing-Club toulousain*. Les premières tentatives de rénovation de ce sport, qui aurait dû réussir étant très anglais, eurent lieu en 1879 à Enghien, puis en 1880 à Bagatelle, en 1885 au Champ-de-Mars, puis, il y a quelques années, sur l'hippodrome de Levallois-Perret. Notons encore une réunion qui eut lieu à Versailles, il y a une dizaine d'années, autour de la pièce d'eau des Suisses, réunion assez originale et qui comprenait également des courses d'amazones.

DEUX CONCURRENTS.

En Angleterre, de tous temps, le coursing a été florissant, et la poursuite d'un lièvre ou d'un renard par deux lévriers a toujours été le sport favori des *country-gentlemen* ou *gentlemen-farmer*. Les lords citadins s'occupaient, eux, fort peu de ce sport ; l'escrime, la chasse à courre, l'équitation étaient mieux leur fait. Ce fut la reine Élisabeth qui mit le coursing à la mode ; aussitôt les seigneurs de la cour de suivre l'exemple de leur souveraine, et, par contre-coup, le lévrier devint le chien à la mode de l'Angleterre.

Si en France le coursing n'a pu se développer autant que certains sportsmen l'auraient désiré, c'est à cause d'une loi, de mai 1844, qui interdit toute chasse avec ce chien rapide.

Comme aucune loi semblable n'existe en Angleterre, depuis le seizième siècle — celui d'Élisabeth, — ce sport, en même temps cynégétique et hippique, a toujours été un des préférés ; et, lorsque vinrent les courses de chevaux — de 1715 à 1720, — le coursing ne fut pas délaissé ; il garda même un caractère de grandeur et de loyauté que ne devait pas tarder à prendre le sport hippique.

Cependant le coursing n'atteignit sa grande vogue qu'à la fin du siècle dernier, lorsque lord Oxford fonda, en 1776, la « Schwaffnam Coursing Society » et lord Craven la « Reunion Ashdaun-Park », en 1780. Depuis cette époque, les lois sur la chasse ont été modifiées en Angleterre, et tout le monde peut chasser le lièvre à courre sans permis ; c'est ce qui a donné naissance à de nombreuses sociétés à la tête desquelles se trouve le *National Coursing-Club*, dont le règlement fait autorité dans toutes les réunions et qui possède un *Livre des origines* de tous les lévriers ayant couru en public chaque année. Pendant longtemps, les Anglais n'ont pratiqué que l'« oppen coursing », c'est-à-dire la course de lévriers ouverte en plaines, sans bornes, sans limites. Ce sport grandissant en faveur, et — il faut le constater — les grandes propriétés commençant à se morceler malgré la loi du droit d'aînesse, les amateurs ont dû organiser leurs coursing dans un terrain clos de murs, où le gibier était apporté et où il s'acclimatait pendant un temps plus ou moins long. A la veille du meeting, des rabatteurs poussent le gibier dans un enclos et le lendemain, au moyen de trappes, le gibier est lâché devant les lévriers.

Or, il arrive que dans le *park-coursing* le fuyard, allant vers un gîte connu de lui, devient beaucoup plus rapide et se défend mieux encore que dans l'*oppen-coursing* ; ce dernier genre, certes, est plus sauvage, plus grandiose, mais le premier offre plus d'attrait dans ce sens que le public est confortablement installé dans des tribunes, à l'abri des intempéries, assez fréquentes à l'époque des coursings.

Les courses de lévriers ont lieu en Angleterre à des époques déterminées, annoncées longtemps à l'avance, et sont régis, de même que les réunions hippiques, par des règlements spéciaux très sévères qui ont été élaborés par le *National Coursing-Club*.

Le *Waterloo-Cup* est le plus important de tous les coursings, celui pour lequel l'allocation est la plus forte ; pendant plusieurs années les vainqueurs ont été des lévriers du colonel North, qu'une vente assez récente vient de disperser un peu partout, même sur le continent. Le *Waterloo-Cup*, le *Cormichael*, l'*Altcar-Cup*, le *Southluncashire-Cup* et vingt autres sont de l'oppen-coursing ; le *Haydock-Park*, le *Rempton-Park* (près de Londres), le *Plumpton*, le *Ridgway* sont des meetings où le gibier est apporté d'avance et lâché sur une immense pelouse. C'est ce dernier genre qu'on a essayé, à diverses reprises, d'acclimater à Paris.

Voici comment se pratique le coursing : aux deux extrémités d'une vaste pelouse sont installés

LE SLIPPER.

des parcs à gibier; ces parcs ne mesurent pas plus de 25 mètres carrés, sont entourés d'un grillage ténu, en fil de fer, haut de 2 mètres, et totalement garni de fascines embroussaillées Une trappe est ménagée sur le bas du grillage du côté de la pelouse.

Au milieu de l'espace qui sépare les deux réserves à gibier, bien en face des tribunes du public, on a posé une sorte de paravent à deux feuilles fait en claie. C'est devant cette claie que l'on amène les deux lévriers concurrents attachés par des laisses d'une forme spéciale appelés *slips*, et tenus en mains par le *slipper*, qui doit lâcher les chiens.

Deux ou trois jours avant le *meeting coursing* les lièvres arrivent en caisse, chaque animal dans un compartiment séparé, et sont répartis dans les parcs à gibier, où ils trouvent la nourriture et le repos nécessaires. Au moment où les épreuves commencent, un homme s'introduit dans le parc à gibier, soulève la trappe — à tour de rôle pour les épreuves, — le lièvre s'échappe sur la pelouse, et la trappe retombe. Lorsque le lièvre a été vu par les chiens, le slipper les lâche, la course commence, et le vainqueur est celui des chiens qui aura concouru le plus efficacement à assurer la mort du lièvre ou l'empêcher de s'échapper.

En général dans les *coursing-park*, le chien vainqueur est celui qui tue le lièvre, mais, dans les *oppen-coursing*, le but du veneur est plutôt d'éprouver la vitesse, l'endurance et l'habileté des chiens, de sorte qu'il arrive parfois que le vainqueur n'est pas toujours — comme dans les autres genres de courses — celui qui accomplit le premier sa tâche et qui arrive le premier au but. Un vieux proverbe anglais court le Royaume-Uni : Le lévrier doit avoir :

La tête du brochet (*luce*)
Et le cou de l'oie (*goose*).

LE JUGE.

Tous ceux qui ont assisté à des coursings trouveront l'expression très juste ; le brochet a la tête forte, des dents qui ne craignent rien, et l'oie un cou absolument mobile ; c'est que le lévrier n'est pas comme le mâtin, qui coiffe le sanglier, ou le gascon, qui s'accroche au cerf, le lévrier happe sa proie. Poursuivant un lièvre, en pleine vitesse, il le dépasse de quelques centimètres, tourne et renverse sa tête, saisit le fuyard sous le ventre, et, d'un coup puissant de ses crocs formidables, l'étouffe.

Les lévriers, le fait est certain, à quelque variété qu'ils appartiennent, ne sont pas d'une intelligence remarquable, le cerveau est étroit, mais l'œil est perçant; le lévrier chasse « à vue » et jamais « par le nez ».

Rien, certainement, n'est plus joli, plus curieux et plus élégant qu'un coursing, organisé selon toutes les règles; il y a, dans ces épreuves, tout un décor qu'on ne saurait décrire et qu'il faut voir : ce public passionné, ces chiens aux formes sveltes et gracieuses, ce juge à cheval, portant l'habit rouge et la cape noire des laisser-courre, suivi d'un porte-fanions, de façon que les spectateurs soient de suite informés de la couleur sous laquelle a couru le chien gagnant de l'épreuve, le *slipper* avec son vêtement rouge : tout cela vous a un air tout à fait sportif.

AVANT LA COURSE.

Il serait à souhaiter qu'une réunion de sportsmen — les amateurs des divers sports, surtout des sports d'importation anglaise, devenant de plus en plus nombreux — tentât en France un nouvel essai de coursing. Ceux qui se mirent à la tête du mouvement de 1880 et 1885 sont encore là et prêts, j'en suis certain, à offrir leur concours. Ce sont, disons-le à l'honneur du journalisme sportif : tout d'abord un de nos confrères de la presse départementale, M. Poirier, directeur de la *Souveraineté du peuple* de Toulouse, qui fonda le *Coursing-Club toulousain*, et notre excellent confrère du *Jockey* A. de Sauvenière.

Les emplacements ne manquent pas, et les bonnes volontés non plus.

Pierre Lafitte.

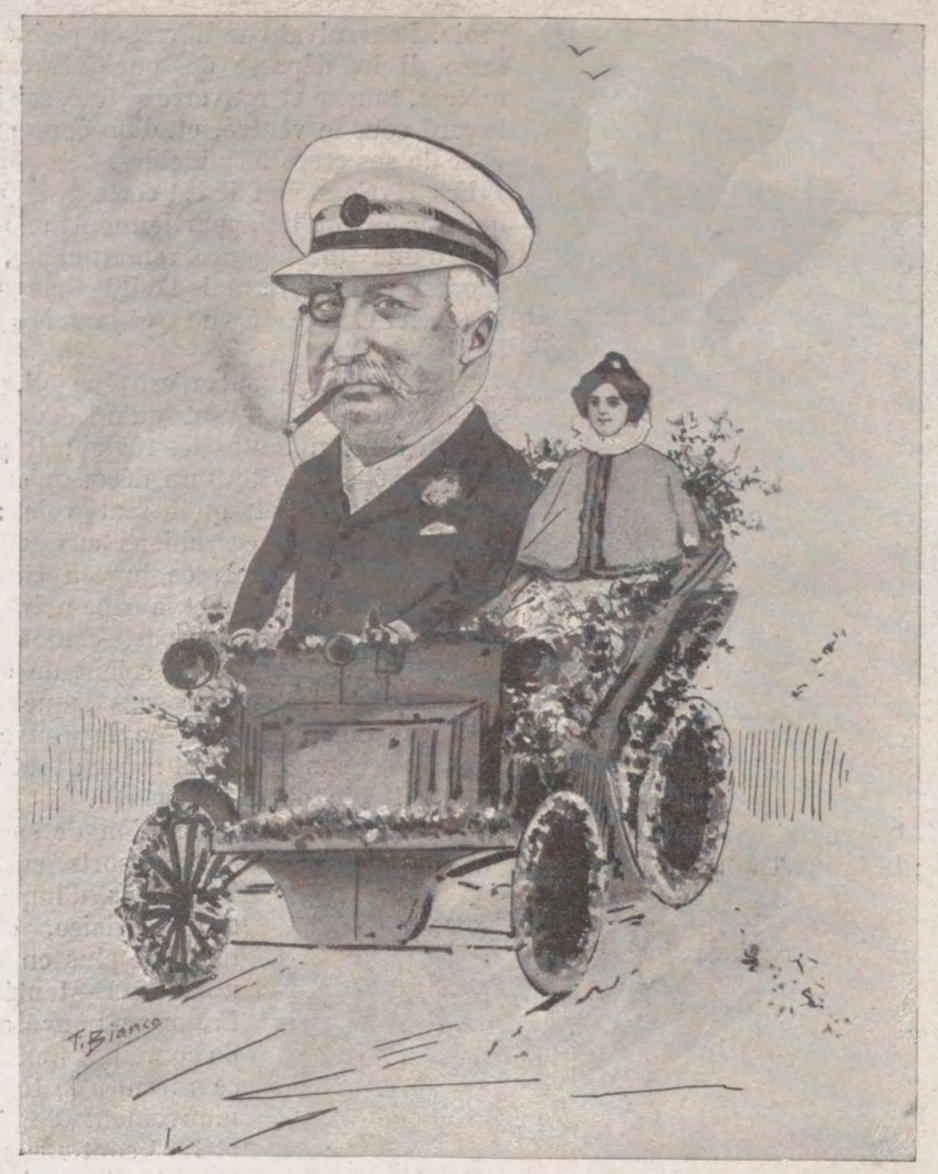
Les Gouttes Livoniennes GUÉRISSENT LES RHUMES, TOUX, BRONCHITES, etc.

(Cliché Chiesi.)

L'ÉQUIPE DE HOCKEY DU *Racing-Club de France* QUI A GAGNÉ LE MATCH INTERNATIONAL CONTRE LE *Léopold-Club*, A BRUXELLES. (Voir les Échos.)

(Cliché Chiesi.)

TOUQUET
GAGNANT DU PRIX GONDRAND. (Voir les Échos.)



M. FÉLIX FAURE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

S. M. CHARLES Ier, ROI DE PORTUGAL.

VI et VII. — LE LIVRE D'OR DES CHAUFFEURS

(Cliché Chiesi).

LE DÉPART DE LA COURSE DES « BLEUS » AU PARC DES PRINCES. (Voir les Échos.)

(Cliché Chiesi.)

LE DÉPART DU PRIX GONDRAND AU RACING-CLUB. (Voir les Échos.)

YEOMAN, RECORDMAN DE LAND'S END, A LONDRES (502 KIL. EN 25 HEURES 58 MINUTES). (Voir les Échos.)

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Depot à Paris, Rue Caumartin
Le Père des Démontables.

QUINQUINA DUBONNET
APÉRITIF
dans tous les Cafés.

GRAND GARAGE VINET
8, RUE DU DÉBARCADÈRE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.